

# Pasolini, du fascisme moderne – par Max Leroy

<https://histoireetsociete.wordpress.com/2013/04/26/pasolini-du-fascisme-moderne-par-max-leroy/>

(Titre original : Pasolini et le fascisme de la consommation – Ragemag)

Publié le 25 avril 2013 | par Max Leroy

Olivier Pourriol, ancien animateur du Grand Journal, a récemment levé le voile sur les coulisses de la célèbre émission de Canal+ : « *une machine à laver les cerveaux* ». On aurait tort de s'en étonner : le fard n'enlève rien à l'odeur des ordures. « *On ne parle pas de poètes morts* », avait décrété son rédacteur en chef – les caméras exigent leur lot de chair sonnante et trébuchante. Pier Paolo Pasolini déclara en 1970 : « *Je ne peux plus fixer mon regard, plus de quelques instants, sur un écran de télévision. C'est physique, ça me donne la nausée* ». L'homme était poète. L'homme est mort. Deux raisons pour parler de lui.

Avril 1945. Le sort ne chérit pas toujours l'ironie : Benito Mussolini tira sa révérence à un croc de boucher – quoi de plus sensé pour tout le sang qu'il fit couler ? Quelques mois plus tôt, le frère de Pasolini, résistant antifasciste, tombait sous le feu dans la région du Frioul. Sa mort ébranla le jeune Pier Paolo, de trois années son aîné, qui, les larmes séchées, devint secrétaire de la section communiste de San Giovanni de Casarsa, petit village du nord-est de l'Italie. « *C'est son souvenir, celui de sa générosité, de sa passion qui m'oblige à suivre la route que je suis* », confia-t-il longtemps plus tard (cité par R. de Ceccatty dans la biographie *Pasolini*).

## Du fascisme moderne

Le *Duce* peine encore à trouver sa place dans le panthéon des grands tyrans ; les milliers de cadavres de civils éthiopiens, les camps de concentration libyens et les opposants (syndicalistes, communistes, anarchistes, etc.) réduits au silence devraient pourtant raviver les souvenirs des plus amnésiques. Cette *dictature* étatique et cléricale, Pasolini l'a dénoncée sans détours (le terme se trouve par exemple dans ses *Écrits corsaires*). Mais il a dénoncé, avec une plus grande force encore, le fascisme qui ne disait pas son nom, celui qui montrait patte blanche, celui qui préférait les galeries aux galons, celui de cette société dans laquelle il vivait, la guerre passée, et que l'on disait déjà *de consommation* – cette société qu'il définissait comme « *le dernier des désastres, le désastre de tous les désastres* ».

Le régime instauré par le Parti national fasciste était, à l'image de son *Guide*, bouffon, grotesque et obscène : quincailleries antiques, aigles en feuilles d'or, parades de carnaval et gestuelle pathétique d'un chef d'orchestre sans génie. Et Pasolini d'estimer que les deux décennies de tyrannie n'eurent au final qu'un impact réduit sur le peuple italien : l'âme du pays n'en fut pas transformée dans ses profondeurs. « *Les différentes cultures particulières (paysannes, sous prolétariennes, ouvrières) continuaient imperturbablement à s'identifier à leurs modèles, car la répression se limitait à obtenir leur adhésion en paroles.* » Le consumérisme, qu'il identifiait donc à une nouvelle forme de fascisme (en ce qu'il pénètre les cœurs du plus grand nombre et ravage durablement, sinon irrémédiablement, les sociétés

qui lui ouvrent les bras), se montra en réalité bien plus destructeur : « *Aucun centralisme fasciste n'est parvenu à faire ce qu'a fait le centralisme de la société de consommation. Le fascisme proposait un modèle réactionnaire et monumental mais qui restait lettre morte. De nos jours, au contraire, l'adhésion aux modèles imposés par le centre est totale et inconditionnée. On renie les véritables modèles culturels. L'abjuration est accomplie. On peut donc affirmer que « la tolérance » de l'idéologie hédoniste voulue par le nouveau pouvoir est la pire des répressions de l'histoire humaine. »*

**« Sous couvert de démocratie, de pluralité, de tolérance et de bien-être, les autorités politiques, inféodées aux pouvoirs marchands, ont édifié un système totalitaire sans nul autre pareil. »**

L'Histoire est facétieuse lorsqu'elle se rit des paradoxes : [Mammon](#) réalisa le rêve de Mussolini. En uniformisant tout un peuple, le premier mena à bien les desseins les plus fous du second, qui ne sut ni ne put aplanir l'Italie sous les bottes d'un Empire. « *Le fascisme, je tiens à le répéter, n'a pas même, au fond, été capable d'égratigner l'âme du peuple italien, tandis que le nouveau fascisme, grâce aux nouveaux moyens de communication et d'information (surtout, justement, la télévision), l'a non seulement égratignée, mais encore lacérée, violée, souillée à jamais. »*

### Contrôler par la consommation

La propagande fasciste, grossière et, somme toute, limitée aux moyens de communication de l'époque, baisse à raison les yeux devant la puissance de frappe du capitalisme : « *Le journal fasciste et les inscriptions de slogans mussoliniens sur les fermes font rire à côté : comme (doulousement) la charrue à côté du tracteur* », notait Pasolini dans l'un de ses articles.

L'ouvrage [Divertir pour dominer](#) (2010) a justement mis en relief « *l'ampleur et la sophistication des procédés mis en œuvre par les industries dites culturelles pour forger les consciences aux valeurs de l'hypercapitalisme* » : massification des désirs (via l'endoctrinement publicitaire), grégairisation sous couvert d'individualisme, appauvrissement du lien social, mimétisme collectif, aliénation des consciences... Ce dressage généralisé est notamment rendu possible par la télévision, que Pasolini percevait comme un instrument « *autoritaire et répressif* » comme jamais aucun moyen d'information au monde ne l'a été » (à l'évidence, le téléviseur n'asservit pas *en soi* et il serait sans doute possible d'en faire un usage émancipateur s'il ne se trouvait pas « *au service du Pouvoir et de l'Argent* »).

Lorsque l'on sait qu'un occidental passe en moyenne neuf années de sa vie devant un écran de télévision (Bénilde rappelle dans son essai [On achète bien les cerveaux](#) que le téléspectateur n'avait à subir, en 1968, que deux minutes d'écrans publicitaires quotidiens ; en 2006, le chiffre doit être multiplié par 72...), on comprend les mises en garde prophétiques du cinéaste italien... « *La révolution des mass media – écrivit Pasolini – a été encore plus radicale et décisive. Au moyen de la télévision, le centre s'est assimilé tout le pays... Une grande œuvre de normalisation parfaitement authentique et réelle est commencée et elle a imposé ses modèles : des modèles voulus par la nouvelle classe industrielle, qui ne se contente plus d'un « homme qui consomme » mais qui prétend par surcroît que d'autres idéologies que celle de la consommation sont inadmissibles. »*

**« La mise au pas est assurée sans que le sang ne soit versé. Servitude volontaire, ou presque. »**

Le succès du régime consumériste tient en ce qu'il n'a pas recours aux matraques, chères aux gouvernements autocratiques (des monarchies à l'URSS), pour dresser ses domestiques. La mise au pas est assurée sans que le sang ne soit versé. Servitude volontaire, ou presque : le capitalisme à *la papa*, bourgeois et bedonnant, cigare d'une main et fouet de l'autre, sent la naphthaline ; le voici lifté et relooké, *hype* et *in*, cherchant à susciter partout le *désir* de ses sujets. « *La fièvre de la consommation est une fièvre d'obéissance à un ordre non énoncé* », énonçait Pasolini en 1974. Un ordre qui, pour reprendre la formulation de [Dufour](#), « *réduit l'humanité à une collection d'individus calculateurs mus par leurs seuls intérêts rationnels et en concurrence sauvage les uns avec les autres* » (*Le Divin Marché*) : les églises se sont vidées au profit des centres commerciaux, le salut individuel passe par les biens matériels et les peuples cèdent la place aux troupes...

### Ode à la diversité

**« Le désespoir n'est pas forcément contre-révolutionnaire, ni le pessimisme. »**

Le *Divers*, cher au voyageur [Victor Segalen](#), s'est dilué dans les eaux plates d'une culture uniforme et incolore : celle du [globish](#) et des grandes marques qui infectent pareillement Shanghai, New York et Santiago – ce monde, le nôtre, c'est celui que redoutait Pasolini. Un monde monocorde, insipide, formaté, homogène... Le capitalisme, dans sa formulation contemporaine, arase les singularités en soumettant les peuples à la loi d'un marché hors-sol et déconnecté de toutes attaches historiques et culturelles : « *Chacun, en Italie, ressent l'anxiété, dégradante, d'être comme les autres dans l'acte de consommer, d'être heureux, d'être libre, parce que tel est l'ordre que chacun a inconsciemment reçu et auquel il « doit » obéir s'il se sent différent. Jamais la différence n'a été une faute aussi effrayante qu'en cette période de tolérance* » (cette tolérance artificielle qu'il critiquait, en tant qu'homosexuel, puisqu'elle venait « d'en haut » et ne faisait, justement, que *tolérer*).

Pasolini s'étonnait, dans ses *Lettres luthériennes* (sous-titrées *Petit traité pédagogique*), de l'absence de réactions des communistes et des antifascistes, au cours des années 60 et 70, face à l'hégémonie marchande et à la standardisation de l'espèce humaine – mutation anthropologique à ses yeux historiquement unique. Cette évolution, que l'on prenait soin de nommer « développement », le répugnait tant qu'il alla jusqu'à utiliser, de façon polémique et nécessairement ambiguë, le terme de « génocide » afin de mettre en évidence le caractère criminel d'un tel système économique. Le torrent ultralibéral et productiviste charrie l'éradication des cultures, des modes de vie, des particularismes et des valeurs millénaires, transformant ainsi les humains en « *automates laids et stupides, adoreurs de fétiches* ». Il signe la mise à mort du petit peuple cher à l'écrivain – ce peuple des faubourgs et des champs, des nippes reprises et des mains râpées, ce peuple qu'il conviait à sa table, autour d'une rime ou d'un tournage.

**« Le torrent ultralibéral et productiviste charrie l'éradication des cultures, des modes de vie, des particularismes et des valeurs millénaires, transformant ainsi les humains en « automates laids et stupides, adoreurs de fétiches. » »**

À défaut d'espoir, ses voyages dans les pays du Tiers-monde lui conféraient quelques joies interdites : celles, notamment, de parler à des hommes qui n'avaient pas (encore) succombé à cet hédonisme de pacotille qui distille du bonheur en sachets surgelés. Si rien n'arrête le Progrès, poursuivait-il d'une plume apocalyptique, la Terre risque fort de fabriquer des « *sous-hommes* » interchangeables à la chaîne...

### Conserver et révolutionner

Mélancolie d'artiste ? Vague à l'âme de rimailleur ? Spleen de songe-creux ? Si Pasolini n'a jamais nié le regard nostalgique qu'il portait sur le monde, son dépit n'est pas d'ivoire – celui des tours d'Ancien régime : il crache du rouge et entend bien faire du passé *table rage*. L'homme déclara ainsi, dans l'ouvrage *Entretiens avec Pier Paolo Pasolini*, qu'il était communiste parce qu'il était conservateur – l'épithète relève de dispositions psychologiques personnelles, bien sûr, mais il doit également se lire à l'aune de sa pensée politique. Conservateur ; qu'est-ce à dire ? Pasolini tenait simplement à préserver le meilleur des dons des siècles défunts. L'avenir a parfois la langue qui fourche et le présent aurait tort de tourner le dos à ses antécédents : c'est aussi dans les vieux pots qu'on fait...

Une proposition radicale, émancipatrice et libératrice (Pasolini y intégrait même l'écologie), ne pourra se concevoir qu'en refusant d'escorter l'époque dans sa marche forcée vers un avenir qui risque, en bien des points, de compromettre le socialisme de demain [1]. Pasolini était sensible à ce qu'il appelait les « *valeurs anciennes* », celles, populaires, de la « *fraternité perdue* ». Son athéisme ne l'empêchait d'ailleurs pas de promouvoir une certaine *sacralité*, volontiers teintée de mystique chrétienne – ce qui le conduisit à condamner l'avortement sans conditions (stigmaté, à ses yeux, de la pure jouissance individualiste et consumériste). La modernité le hantait : il assistait le cœur serré au massacre des espaces urbains et naturels, noyant sa colère dans le fond des vers : « *je ne vois qu'une chose : que bientôt va mourir / l'idée de l'homme qui apparaît dans les glorieux matins* » (« Poésie en forme de rose », extrait du recueil *Poésies 1953-1964*).

**« Le passéiste cultive les ombres, le révolutionnaire les rappelle au grand jour pour l'aider à trouver sa route. »**

S'il existe, sans contredit, un conservatisme contre-révolutionnaire et haïssable (celui des possédants qui s'accrochent à leurs privilèges présents, celui des dominants qui saigneraient la terre pour rester à leur poste, celui des exploités qui justifient l'ordre du monde), il existe néanmoins *une certaine forme* de conservatisme (voire de « réaction ») compatible, sinon indispensable, à tout projet socialiste [2]. Le passéiste fait des cendres une décoration, le révolutionnaire les souffle pour embraser l'horizon ; le passéiste cultive les ombres, le révolutionnaire les rappelle au grand jour pour l'aider à trouver sa route ; le passéiste célèbre les cicatrices, le révolutionnaire les rouvre pour mieux guérir l'avenir – ces révolutionnaires pour qui « *le souvenir du passé est une arme dans la lutte pour le futur* » (Löwy & Sayre, [Révolte et mélancolie](#)) [3].

### « Je vous hais, chers étudiants »

La vague contestataire qui s'abattit sur les années 60 et 70 laissa, c'est le moins que l'on puisse dire, Pasolini sur sa faim. Il tourna en dérision les vellétés subversives et mutines de

ces jeunes hommes et femmes qui rallièrent le système qu'ils croyaient contester : « *Ils utilisent contre le néo-capitalisme des armes qui portent en réalité sa marque de fabrique et qui ne sont destinées qu'à renforcer sa propre hégémonie. Ils croient briser le cercle et ne font que le renforcer.* » La dérision qu'ils prônaient foulait aux pieds le sens du respect et de l'honneur, l'incivilité s'érigait en signe de dissidence et toute réticence devant l'inédit devenait sujette à l'opprobre : « *J'entends déjà leurs argumentations : est passéiste, réactionnaire, ennemi du peuple, quiconque ne sait pas comprendre les éléments de nouveauté, même dramatiques, qu'il y a dans les fils* ». Ces fils à papas qui s'insurgeaient contre papa : guéguerre intestinale de la bourgeoisie.

Pasolini reprochait à la jeunesse « antifasciste » de mener une lutte de retard : celle-ci s'insurgeait contre un système politique mort il y a trois décennies de cela et ne voyait pas celui, ô combien plus vénérable, qui prenait son époque à la gorge. « *Un antifascisme de tout confort et de tout repos* », en somme, qui fiche des coups de pied à un cadavre.

Pasolini est mort en 1975, étrangement assassiné sur une plage romaine, alors qu'il s'apprêtait à publier un livre sur les liens qui unissaient les autorités politiques, la mafia et le secteur pétrolier. « *Je nourris une haine viscérale, profonde, irréductible contre la bourgeoisie* », avait déclaré cet homme doux et profondément pacifique (Gandhi restait l'un de ses maîtres à agir). Personnage dense, complexe, parfois confus, sans cesse en quête, jamais consensuel. Le Parti communiste l'avait radié, en 1949, pour « indignité morale et politique » et il eut, sa vie durant, à affronter trente-trois procédures judiciaires et quatre-vingts plaintes pour « obscénité ».

Son pessimisme face à « *l'industrialisation planétaire* » n'était pourtant pas absolu : une lucarne perdurait pour rappeler à l'Histoire qu'elle refuse parfois d'emprunter les chemins que d'aucuns ont tracés pour elle – ce qu'il appelait « *la fluidité historique du futur* ».

Il aura fallu moins d'un siècle pour que la Révolution passe de Leningrad à [l'iPad](#) ; le temps presse.

## Notes

[1] *Pasolini se définissait avant tout comme un marxiste, ne souhaitant pas être assimilé au communisme stalinisant des partis.*

[2] *Paul Ariès évoque, dans La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance (2010), la dimension « conservatrice » des luttes populaires : « il s'agissait de défendre des modes de vie ».*

[3] *Edgar Morin utilise le terme « métamorphose » pour illustrer les liens qui existent entre révolution et conservation : la révolution, à l'instar du papillon, dépasse sans renier la chrysalide qu'elle a été (Pour et contre Marx, 2012).*

# Pasolini, pourfendeur du “fascisme de consommation”

<https://comptoir.org/2015/11/04/pasolini-pourfendeur-du-fascisme-de-consommation/>

***Alors que l'œuvre artistique, notamment cinématographique, de Pier Paolo Pasolini a traversé les âges, sa pensée politique reste, quarante ans après son assassinat, bien plus méconnue. Pourtant, la critique originale qu'il formule de la société de consommation gagnerait à être revisitée, notamment à gauche.***

Le 2 novembre 1975, le corps sans vie de l'écrivain et cinéaste Pier Paolo Pasolini est retrouvé sur un terrain vague, près d'une plage romaine. Aujourd'hui encore, les causes de son décès restent obscures : homicide lié à une aventure homosexuelle ou assassinat organisé pour le faire taire, alors qu'il prétendait avoir beaucoup à dire sur les relations entre le pouvoir, la mafia, la CIA et une grande compagnie pétrolière ? Nous ne le saurons peut-être jamais réellement. Quarante ans après cette tragédie, l'Italien demeure principalement connu en France pour son œuvre artistique. Or, comme l'exprime le philosophe [Olivier Rey](#) dans l'ouvrage collectif [Radicalité – 20 penseurs vraiment critiques](#) (L'Échappée, 2013), « *artiste, il l'était incontestablement ; mais cette étiquette ne doit pas servir à émousser la portée politique de sa pensée* ». Car, l'analyse pasolinienne de la société de consommation, encore naissante à l'époque où il écrit, « *nous dit trop bien ce qui nous arrive* ».

***« Ce qui m'a poussé à devenir communiste, c'est un soulèvement d'ouvriers agricoles contre les grands propriétaires du Frioul, au lendemain de la guerre. »***

## Premiers engagements communistes et premières désillusions

Fasciné par les classes populaires, Pasolini adhère en 1947 au Parti communiste italien (PCI). « *Ce qui m'a poussé à devenir communiste, c'est un soulèvement d'ouvriers agricoles contre les grands propriétaires du Frioul, au lendemain de la guerre. J'étais pour les braccianti. Je n'ai lu Marx et [Gramsci](#) qu'ensuite* », explique-t-il. Il décide alors de se former intellectuellement en lisant d'abord l'auteur du *Capital*, puis surtout l'Italien, co-fondateur du PCI, auquel il dédiera en 1957 un recueil de poèmes, *Les cendres de Gramsci*. Pasolini est cependant mis à la porte du parti en 1949, à cause d'une histoire de mœurs (il a eu des relations sexuelles avec un adolescent lors d'une fête de village). Il perd par la même occasion son emploi de professeur de lettres. S'ensuivent alors des mois très difficiles pour l'écrivain qui demeure, malgré son renvoi, communiste dans l'âme. Mais un communiste un peu particulier, qui refuse de croire au Progrès, qui fait l'éloge de la conservation et, bien qu'étant lui-même athée, n'hésite pas à s'inspirer de la doctrine catholique.

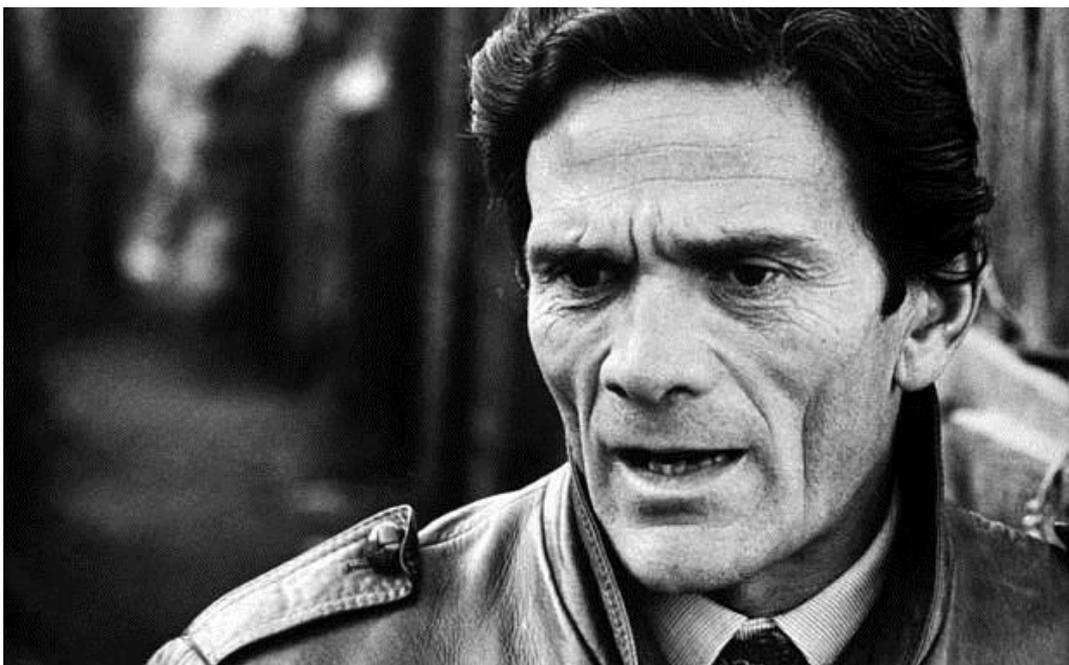


Ce sont finalement ces particularités qui l'éloigneront, à terme, de ses anciens camarades du PCI, qu'il accuse de s'être conformés aux exigences de la démocratie chrétienne italienne. Si, comme son ancien parti, il prône la collectivisation des moyens de production, ce n'est pas pour socialiser les usines, mais pour les détruire. Contrairement à la vulgate marxiste qui voit d'un bon œil le développement de la société industrielle, l'écrivain veut lutter contre. La divergence est plus profonde encore sur la question des salaires ; tandis que le PCI revendique de meilleures rétributions pour les ouvriers, en attendant la révolution, Pasolini préfère « *la pauvreté des Napolitains au bien-être de la République italienne* ». Un regard lucide qui constate que le confort matériel n'a fait que détruire les classes populaires.

### “Fascisme de consommation”

**« Ce que l'on appelle antifascisme, est soit naïf et stupide, soit sert de couverture et est de mauvaise foi. »**

Pour le poète, la société de consommation, qui advient au début des années 1970, forme un nouveau fascisme, bien plus puissant que sa version traditionnelle. Alors que sous Mussolini, les différentes composantes de l'Italie populaire (prolétariat, sous-prolétariat, paysannerie) avaient réussi à conserver leurs particularismes culturels, le “fascisme de consommation” a homogénéisé les modes de vie comme jamais auparavant. Dans ses *Écrits corsaires*, publiés quelques temps après son décès (1976), **Pasolini** affirme : « *Le fascisme avait en réalité fait d'eux [les classes populaires] des guignols, des serviteurs, peut-être en partie convaincus, mais il ne les avait pas vraiment atteints dans le fond de leur âme, dans leur façon d'être.* » Contrairement à la société de consommation. Celle-ci, en promettant un confort illusoire, a « *transformé les jeunes ; elle les a touchés dans ce qu'ils ont d'intime, elle leur a donné d'autres sentiments, d'autres façons de penser, de vivre, d'autres modèles culturels* » et ce, « *grâce aux nouveaux moyens de communication et d'information (surtout, justement, la télévision)* ». L'âme du peuple a ainsi non seulement été « *égratignée, mais encore lacérée, violée, souillée à jamais* » par le “fascisme de consommation”.



Olivier Rey note cependant que « *l'emploi que Pasolini fait du terme "fascisme" est contestable* », ne serait-ce que parce que, comme l'explique l'Italien lui-même, « *le capitalisme contemporain fonctionne désormais beaucoup plus grâce à la séduction qu'à la répression* ». Une formule qui n'est pas sans rappeler les travaux du sociologue communiste français [Michel Clouscard](#), qui assènera, des années plus tard [sur le plateau d'Apostrophes](#), que « *la séduction, c'est le pouvoir du langage indépendamment du concept, indépendamment de la sagesse. À un moment donné, un discours peut apparaître ayant le pouvoir d'anéantir l'être : c'est le discours du paraître, le discours de la séduction. La vérité en tant que telle est alors recouverte.* »

Pasolini estime justement que combattre l'hypothétique retour d'un régime à la sauce des années 1922-1924 n'a pas ou peu de sens : « *ce que l'on appelle antifascisme, est soit naïf et stupide, soit sert de couverture et est de mauvaise foi* ». A contrario, il assure que le fascisme se situe dans le développement de notre société libérale, qui a basculé dans le consumérisme total. Il attribuera par ailleurs un rôle central aux événements de Mai-68, qui ont encouragé, selon lui, l'hédonisme et la culture de la transgression.

**« La tragédie est qu'il n'y ait plus d'êtres humains, mais d'étranges machines qui se cognent les unes contre les autres. »**

### Hédonisme et conformisme de transgression

Dans son second grand essai pamphlétaire posthume, *Lettres luthériennes* (2000), Pasolini explique que « *cette révolution capitaliste, du point de vue anthropologique, c'est-à-dire quant à la fondation d'une nouvelle "culture", exige des hommes dépourvus de liens avec le passé (qui comportait l'épargne et la moralité). Elle exige que ces hommes vivent du point de vue de la qualité de la vie, du comportement et des valeurs, dans un état, pour ainsi dire, d'impondérabilité – ce qui leur fait élire, comme le seul acte existentiel possible, la consommation et la satisfaction de ses exigences hédonistes.* » L'émergence de la figure du "rebelle" parfaitement intégré au système, après 1968, est le grand responsable de cette révolution anthropologique. L'intellectuel voit dans le mouvement étudiant transalpin – surnommé le « *mai rampant* », en raison de sa durée dans le temps – une révolte des fils de la bourgeoisie contre leurs pères. Dans les *Écrits corsaires*, il développe l'idée selon laquelle les contestataires « *utilisent contre le néo-capitalisme des armes qui portent en réalité sa marque de fabrique et qui ne sont destinées qu'à renforcer sa propre hégémonie.* » Avant de conclure que ces contestataires « *croient briser le cercle et ne font que le renforcer* ».

**« Ce que l'on appelle antifascisme, est soit naïf et stupide, soit sert de couverture et est de mauvaise foi. »**

Pour lui, derrière la transgression et la « *tolérance" de l'idéologie hédoniste* », se cache « *la pire des répressions de toute l'histoire humaine* ». Ce conformisme touche tous les domaines, et en premier lieu la sexualité. Or, « *la liberté sexuelle de la majorité est en réalité une convention, une obligation, un devoir social, une anxiété sociale, une caractéristique inévitable de la qualité de vie du consommateur. Bref, la fausse libération du bien-être a créé une situation tout aussi folle et peut-être davantage que celle du temps de la pauvreté [...] le résultat d'une liberté sexuelle "offerte" par le pouvoir est une véritable névrose générale.* » Là encore l'Italien peut être rapproché de Clouscard, bien que pour ce dernier le

“néofascisme” renvoie au retour de l’extrême droite, causé par la société de consommation. Quelques jours après l’arrivée au second tour de Jean-Marie Le Pen à la présidentielle de 2002, il explique dans les colonnes de *l’Humanité* que « *le néofascisme sera l’ultime expression du libéralisme social libertaire, de l’ensemble qui commence en Mai-68. Sa spécificité tient dans cette formule: “Tout est permis, mais rien n’est possible.” À la permissivité de l’abondance, de la croissance, des nouveaux modèles de consommation, succède l’interdit de la crise, de la pénurie, de la paupérisation absolue.* »



« Subversion du code : chaque but a un caractère inéluctable, est foudroiement, stupeur, irréversibilité. Telle la parole poétique. [...] Le football qui exprime le plus de buts est le football le plus poétique. » Pier Paolo Pasolini

Selon Pasolini, ces transformations ont pour conséquence d’éradiquer l’humanité elle-même. Il explique ainsi, dans un entretien accordé la veille de sa mort, que « *la tragédie est qu’il n’y ait plus d’êtres humains, mais d’étranges machines qui se cognent les unes contre les autres* ». Le poète n’est pas défaitiste pour autant. Il continue par exemple de croire que « *le communisme est en mesure de fournir une nouvelle vraie culture, une culture qui sera morale, l’interprétation de l’existence entière* ». Mais pour ce faire, le communisme se devra de faire un détour vers le passé pour y retrouver certaines « *valeurs anciennes* » afin de refaire vivre la « *fraternité perdue* ». Seul espoir pour améliorer le présent.